

BRIAN WILSON

Imagination

(Giant/BMG)

Pour entendre Brian Wilson énoncer clairement ce qu'il a sur la patate, il est conseillé d'aller directement en case 11, la dernière de l'album. Sur *Happy days*, micro-symphonie naïve et dissonante plusieurs fois défaits et refaits depuis 70, il est question du sale temps que Wilson a traversé presque sans répit ces trente dernières années, de *jours sombres en lendemains incertains*, jusqu'à l'éclaircie et le beau fixe éternel qu'est censé apporter ce nouvel album, le premier depuis 88. Auparavant, pour préparer à ce happy-end redoutable de mièvrerie mais, reconnaissons-le, assez touchant, Wilson et son producteur Joe Thomas s'emploieront exclusivement à tresser dans le cœur des fans cette grosse corde sensible, depuis longtemps distendue mais jamais tout à fait rompue, toujours prête à de nouvelles (bonnes) vibrations. Ainsi deux anciennes chansons des Beach Boys, *Keep an eye on summer* et *Let him run wild*, datant d'avant les emmerdes, d'avant la grosse dépression, ont été dégelées et invitées à venir rissoler comme au bon vieux temps sur la plage. Une plage cloisonnée, climatisée, entièrement reconstituée en studio digital, une plage sans un grain de sable pouvant enrayer la machine à souvenirs. Voilà tout le mérite, mais également les limites d'*Imagination* : faute de miracle, on s'en remet aux mirages, à ces petites lueurs dérisoires qui disent qu'un peu de vie tremblote encore à l'horizon. Salement rééduqué il y a dix ans par les crabes du Dr Landy, Brian ne sait plus marcher qu'à reculons et sa façon à lui d'avancer le mène forcément en arrière, tout droit vers un passé révolu. C'est ce passé – ces *jours heureux* – qu'il tente aujourd'hui d'atteindre artificiellement. D'où un disque entièrement conjugué au futur antérieur, composé à l'ancienne mais bâti selon les normes modernes. Même les cascades de voix, particulièrement spectaculaires tout au long d'*Imagination*, ont été assistées par ordinateur, réglées à la tonalité près, sans le moindre risque de dérapage. *Imagination* est donc le premier vrai disque de l'ère virtuelle : une reconstitution diabolique de ce que furent les Beach Boys jusqu'en 65, pimentée çà et là par les jeux dangereux auxquels Brian Wilson se prêta ensuite – quelques bouffées célestes de *Pet sounds*, un brin des folies orgasmiques de *Smile* –, grande illusion que seule la production mortifiante de Joe Thomas empêche d'être totale.

Christophe Conte